

Du même auteur

Sainte-Eulalie-d'Olt en Rouergue (Éditions Subervie, 1983)

Saint-Geniez-d'Olt en Rouergue (Éditions de la Chantellerie, 1990)

Les Fraisières en pays d'Olt (Éditions de la Chantellerie, 1997)

Marie Talabot

Une Aveyronnaise
dans le tourbillon du XIX^e siècle

Couverture : Photographie du portrait de Marie Talabot par François Schommer, 1884.
© D. R.

© Éditions du Rouergue, 2007
Parc Saint-Joseph – BP 3522 – 12035 Rodez cedex 9
Tél. : 05 65 77 73 70 – Fax : 05 65 77 73 71
www.lerouergue.com – info@lerouergue.com

Éditions du Rouergue

« Collectionnez les pierres que l'on vous jette,
c'est le début d'un piédestal. »

Hector Berlioz

Préface

Le fabuleux destin de Marie Talabot

Un étrange mausolée de marbre blanc domine la vallée d'Olt de sa royale stature. Quelle héroïne, souveraine ou sainte, célèbre-t-on ici ? Le passant s'interroge, tant le contraste est fort entre la modestie d'une petite ville tranquille et le faste insolite du monument. Qui était donc cette Marie Talabot (1822-1889) qu'il entend commémorer ?

Une parvenue, une courtisane, disaient, disent encore, certains, sans indulgence pour cette petite fille pauvre, Marie-Anne Savy, née de rien, orpheline besogneuse, et devenue, par la force de l'amour et la grâce de la réussite sociale, une des femmes les plus riches et les plus connues de la France du Second Empire, la compagne, puis la légitime épouse de Paulin Talabot (1799-1885). Cet ingénieur visionnaire, grand entrepreneur saint-simonien, avait fait le pari de l'industrie et des voies de communication. Il croyait au progrès technique, à la vapeur, au machinisme, et à la puissance irrésistible des chemins de fer dont il fut le zélé, créateur du PLM, le fameux réseau Paris-Lyon-Méditerranée. Il fut l'un des artisans de la Révolution industrielle, celle du charbon et de l'acier, des mines et des grandes usines, « cathédrales » du Second Empire, dont il fut un acteur de premier plan.

Du saint-simonisme, le premier, celui des années 1830-1848, il avait aussi les convictions sociales et morales. Il croyait à l'émancipation des prolétaires par le travail, maître du monde ; et à celle des femmes, par la liberté de l'amour. Il attachait peu d'importance aux convenances, au mariage, et davantage à la conjugalité. Il s'éprit de Marie-Anne, domestique, qu'il prit à son service. Elle était belle, distinguée, intelligente, active. Il l'associa à ses projets, ses lectures, ses relations, ses voyages. Marie devint sa compagne, plus tard son épouse et sa légataire, en dépit de l'opposition tenace d'une famille bourgeoise, conventionnelle, qui marqua jusqu'au bout son mépris en excluant Marie du faire-part de décès de Paulin. Tout ne fut pas rose et lisse dans ce parcours.

Pour lui, l'aîné de vingt ans, un peu Pygmalion, Marie se transforma complètement. Elle devint instruite et cultivée. Elle fréquenta les livres et les expositions, industrielles et artistiques. Elle apprit l'anglais, les manières du monde, les modes, l'art de la conversation. Excellente et séduisante maîtresse de maison, elle fit de leur demeure du Roucas Blanc, à Marseille, et de leur salons de la rue de Rivoli, à Paris, des lieux d'échange et de rencontre entre les artisans de la modernité, techniciens de haut vol, tel l'Anglais Stephenson, Gustave Eiffel, les hommes de science, tel l'astronome Le Verrier, et les artistes, comme Delacroix, Henner, Laurens ou Gavarni. C'est le mari de Lucile Le Verrier, qu'elle considérait comme la fille qu'elle n'avait pas eue, l'architecte Lucien Magne, qui conçut le projet du mausolée dont la matière – le marbre et non le fer – l'esthétique, traditionnelle, et la symbolique, monarchique et pieuse, expriment les contradictions insurmontables de ce destin hors du commun. Comme un besoin de revanche sur la pauvreté et l'humiliation.

Louis Mercadié, remarquable connaisseur de l'histoire de la vallée d'Olt et de Saint-Geniez, raconte avec érudition et talent cette saga personnelle et collective. Il a plongé dans les sources les plus diverses, sondé les archives, les correspondances, exploré la mémoire orale, parcouru les lieux dont il est familier, et tendu entre ces buttes témoins les fils d'un imaginaire indispensable pour suppléer les manques. Derrière l'individuel, il montre le social, sans jamais perdre le tracé d'un parcours singulier. Intrigué depuis l'enfance par le monument de la colline, par la réputation

sulfureuse de Marie, il a voulu la retrouver dans les vicissitudes – et la rectitude – de son existence mouvementée, lui rendre justice sans hagiographie et donner corps à ces héros de la modernité que furent Marie et Paulin Talabot, en ces temps où tout semblait possible.

Son récit a le sérieux de l'histoire et les couleurs du roman. Une réussite.

Michelle Perrot

Professeur émérite d'histoire contemporaine à l'université de ParisVII-Jussieu, Michelle Perrot a codirigé, avec Georges Duby, l'Histoire des femmes en Occident, de l'Antiquité à nos jours (Plon, 1990-1992). Elle a publié Les Femmes ou les Silences de l'histoire (Flammarion, 1998), et Mon histoire des femmes (Seuil, 2006).

Avant-propos

Sur la colline des morts, le monument dédié à la mémoire de Marie Talabot, née Marie-Anne Savy, surplombe la ville de sa masse blanche. Monument prétentieux dû à l'orgueil posthume de cette femme, a-t-on dit trop fréquemment. Il paraîtrait qu'elle ne put se défendre d'une vanité mêlée de rancœur contre ses compatriotes et voulut les dominer en dormant sous le faste de ce tombeau qui devint pour eux le tombeau d'une parvenue.

Mausolée remarquable certes, doté d'une colossale statue de marbre blanc représentant la défunte en prière, drapée d'un manteau royal, à genoux et les mains jointes. Mausolée majestueux, d'une richesse évidente, éclatante même, tombeau d'une reine ou d'une sainte, le passant s'interroge toujours...

Marie Talabot mourut le 26 novembre 1889 dans son château du Roucas Blanc à Marseille. Après des obsèques en grandes pompes, tant dans cette ville qu'à Saint-Geniez-d'Olt, auxquelles assista une foule de personnalités, le lourd cercueil de plomb et de chêne qui abritait sa dépouille mortelle embaumée fut emporté jusqu'au cimetière. Établi sur les ruines du château féodal qui autrefois couronnait la colline du Pic du Roi ¹, le « champ des morts » domine aujourd'hui largement la ville. Sur ces hautes terres balayées par les vents, pauvres comme riches s'entassaient là depuis plusieurs générations.

On ensevelit provisoirement le cercueil de Marie Talabot à même la terre, dans la concession² qu'elle avait elle-même acquise six ans plus tôt. Ce lieu, situé le plus au nord du cimetière de Saint-Geniez-d'Olt, dans la partie la plus éloignée de la ville et qui jouxtait alors les fosses communes des pauvres et des enfants, ne pouvait être plus discret. Tout près de sa concession, en cette terre réservée aux plus défavorisés, dormaient les parents de la défunte...

C'est alors que se mirent en mouvement les transactions nécessaires à l'érection de son mausolée et qui allaient pérenniser le souvenir de Marie-Anne Savy, devenue la grande Marie Talabot. Dès lors, les langues qui s'étaient calmées durant plusieurs décennies se délièrent à nouveau. Ces quelques jaloux incitèrent la populace à vouer Marie-Anne aux gémonies. Fièbre, orgueilleuse même, elle aurait répondu à leurs insultes : « Vous ne voulez pas me voir vivante ? Je vous dominerai après ma mort ! » Cette phrase est-elle vraie³ ? Toujours est-il que son tombeau domine largement la ville comme un fier emblème, comme une belle revanche ! Aujourd'hui, d'aucuns trouvent dommageable ce mausolée érigé dans un style et une pierre qui tranchent trop fortement avec l'ensemble de l'architecture locale. Mais ce que l'on semble regretter le plus, c'est le rasement total des ruines⁴ de l'ancien château qui couronnait la ville de ses ruines émouvantes. Certains ressentent une forme de sacrilège, commis par l'anéantissement définitif de ces vestiges antiques, et dicté par l'orgueil d'une femme.

L'importance de sa succession avait incité Marie Talabot à tout préparer avant sa mort. Elle avait écrit son testament⁵ en son château du Limousin le 24 septembre 1886, donnant alors les détails qu'elle souhaitait pour l'édification de son futur tombeau :

« L'architecte Lucien Magne aura la mission de faire mettre au concours un monument tumulaire qu'on édifiera au cimetière de Saint-Geniez, Aveyron. Je le prie de faire surveiller les travaux par le sieur Henry Ginesty⁶... On trouvera sur l'armoire de mon cabinet de toilette, au Roucas, un projet fait par Blondel et Guilbert⁷. La mosaïque indiquée dans le fond d'un panneau et le portrait de la femme vivante sur le devant me plaisent, et je prie que ces deux conditions soient respectées, mosaïque dorée claire faisant le fond. Pour la statue, le buste de Guilbert et le portrait de Schommer⁸

serviront d'indication. Tel quel sur le projet, la femme est trop mal posée, à l'artiste qui aura été choisi au concours de trouver, à Lucien Magne d'affairer.

« Je désigne pour ce monument la somme de 160 000 francs en dégageant les déplacements des artistes et de l'architecte Magne...

« Dans quelque lieu que je me trouve surprise par la mort, je désire être embaumée, placée dans un cercueil en plomb et être transportée dans le cimetière de Saint-Geniez-d'Olt. Les frais en seront payés avec les fonds qu'on trouvera disponibles (et) qui n'altéreront pas les 160 000 francs destinés au monument. »

Les dispositions testamentaires de Marie Talabot avaient le mérite d'être claires et ne négligeaient en rien sa future sépulture. Son souci reflétait le désir d'affirmer sa réussite sociale, mais encore de lutter contre l'oubli. Peut-être avait-elle lu Chateaubriand : « Vous qui aimez la gloire, soignez votre tombeau, tâchez d'y faire bonne figure, car vous y resterez ! »

Mais les concepteurs de son mausolée dépasseront largement l'idée, assez simple quoique onéreuse, qu'elle avait formulée. Leur talent, doublé peut-être d'une ambition particulière, déclencha une sorte d'immortalité orgueilleuse qui perdure toujours.

La famille Savy ou Saby, d'où naquit Marie-Anne, était originaire d'Auvergne. Elle s'implanta en Aveyron, sur les berges du Lot, non loin de Saint-Geniez-d'Olt, dès 1650⁹. Famille nombreuse, elle essaima dans diverses petites bourgades aveyronnaises.

Sortie du ruisseau, Marie-Anne Savy s'est élevée jusqu'aux marches des plus grands. Elle était née peu avant Noël, et sa vie, après une enfance difficile, ressembla à un conte de fées. Mais les plus belles romances s'achèvent souvent sur une note de tristesse...

À la mort de sa mère, Marie-Anne n'avait que cinq ans. La misère s'appesantit alors lourdement sur la famille. Mais au contact de la vie, l'adolescente gagna un aplomb qui, bien souvent, déconcerta. Elle quitta la vallée du Lot pour le Midi et devint bonne à tout faire. Le destin lui fit rencontrer un homme brillant en la personne de Paulin Talabot, le constructeur des premiers réseaux ferroviaires de France. À son contact, Marie-Anne apprit les bonnes manières, s'instruisit, et gravit les échelons de la haute société du Second Empire puis de la III^e République.

Alors que tout semblait opposer Paulin Talabot et Marie-Anne Savy, de la différence de classes sociales jusqu'à la différence d'âge, l'écart entre ces deux êtres fut finalement assez étroit : volontaires, ouverts au monde et à la vie, amoureux des arts, mécènes, ils vécurent dans un amour profond et réciproque, au moins durant plus de trois décennies.

Mais à Saint-Geniez-d'Olt, alors qu'elle affichait avec trop d'ostentation les signes de sa réussite – sans doute sa revanche sur une enfance difficile – certains aristocrates aigris, voire ruinés, jetèrent l'anathème sur cette femme trop belle, trop fière et surtout trop libre !

Dans ce siècle victorien et bien souvent hypocrite, mais qui signa la naissance du féminisme, Marie Talabot fut une personne indépendante, éprise de liberté, et une aventurière au meilleur sens du terme. Au sein de l'impressionnant cortège de ces femmes pionnières et astucieuses qui ont bouleversé la vie et ont permis aux hommes d'être ce qu'ils sont, Marie occupa convenablement sa place et sut la faire respecter. Paulin l'aima pour sa beauté, mais ce fut pour son intelligence et sa vivacité qu'il la garda à ses côtés. Quelles furent les relations de ces deux êtres d'exception ? Certainement des relations exceptionnelles. Faites du côté masculin d'un émerveillement devant une femme éblouissante et volontaire. Faites du côté féminin d'admiration profonde pour le polytechnicien doté d'une intelligence et d'une envergure remarquables.

Femme hors du commun, elle fut pionnière dans la recherche de la liberté des femmes au côté d'un homme d'obéissance saint-simonienne dont la doctrine promulguait leur émancipation. Elle ne voulut pas subir sa vie mais écrire son destin. Elle fut aimante et aimée, redoutablement charitable, peut-être même idéaliste, et n'oublia jamais son enfance difficile ni les pauvres vieux qui, comme son père, mouraient dans les hospices. Mais elle but aussi la vie, sut la vivre avec bonheur et volupté, mena une existence mondaine scintillante, même si on la traita de « femme de mauvaise vie » et de « grande horizontale¹⁰ » dans ce siècle de crinolines virevoltantes qui devint, ironie du sort, le triomphe de la courtisane !

Durant ce XIX^e siècle, l'inégalité des sexes resta un principe et un fait sur tous les plans. Au cours de l'éphémère II^e République, la contestation féminine qui s'éleva alors ne fut qu'anecdotique.

Il fallut beaucoup de courage et d'opiniâtreté à ces femmes pionnières ou révolutionnaires, résistantes ou inspiratrices, à l'instar de George Sand, pour s'extirper de leur gangue de dépendance. Depuis trop longtemps elles y étaient asservies, et durant des siècles, elles furent honteusement bafouées. Tertullien ne qualifiait-il pas la femme de « porte de l'enfer » et Bossuet de « produit d'os surnuméraire » ?

Alors que plusieurs biographies ont été écrites sur l'ingénieur Paulin Talabot, l'histoire de Marie-Anne Savy ne laissa guère de traces écrites, si ce n'est quelques lettres découvertes fortuitement en quelques malles ou placards poussiéreux. Mais de très nombreux témoignages, glanés auprès de sa famille ou de celle de son époux, de personnes âgées de Saint-Geniez-d'Olt et de ses environs, mais encore de Nîmes, Marseille, Paris, Lyon, Limoges, Avignon, Nice..., où les Talabot laissèrent de nombreuses traces de leurs passages, nous ont apporté des informations qui, recoupées entre elles, ont permis de reconstituer une partie de la vie de cette femme, vouée à une condition des plus humbles, et qui devint une éclatante femme de monde.

Par ailleurs, une jeune fille du Second Empire, Lucile Le Verrier, fille de l'éminent astronome Urbain Le Verrier qui découvrit la planète Neptune, écrivait régulièrement ses cahiers intimes. Ceux-ci furent trouvés dans le grenier d'une maison de province par Lionel Mirisch, écrivain, qui publia ces documents¹¹. Or, Lucile Le Verrier devint « presque » la fille adoptive de Marie et Paulin Talabot qui l'adoraient et l'invitaient fréquemment chez eux. Ses « cahiers de jeune fille » évoquent à plusieurs reprises l'intimité de la vie des Talabot.

Parmi les sources où nous avons puisé ces informations, l'une des plus importantes est issue de Mme Marie-Anne Anaïs Palangié, née Thédénat¹². Femme honnête et droite, contemporaine de Marie Talabot, elle habitait le château de Sainte-Eulalie-d'Olt. Née pendant la guerre de 1848, elle mourut en sa vénérable demeure le 12 mars 1940. Quelques jeunes filles de l'époque, devenues grands-mères, arrière-grands-mères aujourd'hui ou religieuses, ont travaillé chez elle comme bonnes, femmes de chambres ou jardinières. Toutes celles que nous avons interrogées

louèrent les qualités morales de leur patronne. Celle-ci leur parlait de cette « grande et fine dame¹³ » qu'était devenue Marie Talabot. Mme Palangié déjeunait souvent au château de la Falque. Elle y rencontra Marie, s'en fit une amie à tel point qu'elle fut reçue chez elle à Marseille, dans son château du Roucas Blanc, comme à Paris où elle assista parfois à ses salons mondains. Toutefois, au fil de cette recherche, certaines périodes de la vie de Marie-Anne Savy sont restées dans l'ombre.

Enfin, par une démarche personnelle, une analyse graphologique des lettres écrites par Marie Talabot a été demandée, en 2004, à Mme Teï Tel Balim, de Maisons-Laffitte. Elle rédigea à cet effet un rapport dont nous trouverons certains passages au fil de cette biographie. Son analyse, très pertinente, nous a permis de cerner plus précisément le caractère de cette Aveyronnaise qui fait aujourd'hui l'objet de notre recherche. Cependant, sa personnalité n'en demeure pas moins une question ouverte.

De nos jours, Marie séduit toujours. Peut-être parce qu'elle se pénétra de cet amour de liberté, qui paraît être le signe distinctif d'une population violemment opposée à toutes les oppressions. Peut-être aussi parce qu'elle sut lutter avec intelligence dans un monde phalocrate et dominateur. Il est certain que dans l'immense contribution apportée par les femmes à la construction de la société, Marie donna généreusement sa part. D'ailleurs, parmi les grands qui illustrèrent la ville de Saint-Geniez-d'Olt, aucun ne laissa une empreinte si forte que celle de cette femme qui sut faire un pied de nez étonnant à sa pauvreté. Elle aura connu la misère, le travail et la gloire, les fastes d'une vie exceptionnelle et des hommes qui l'ont aimée, éduquée, éblouie parfois.

En écrivant cet ouvrage, nous n'avons eu qu'une seule démarche, celle de rectifier l'honneur de Marie Talabot.

Louis Mercadié

Naître et survivre

Une modeste demeure

Lundi 15 décembre 1822. Un vent glacial balayait le hameau de Lous¹. Des monts d'Aubrac tout proches, couverts d'une neige épaisse, le froid descendait jusque sur les bords du Lot. Là-haut, sur les hautes terres, l'écir soufflait. L'écir, ce vent chargé d'aiguilles blanches qui vous mord le visage et façonne, en quelques minutes, de redoutables congères, l'écir qui fait tourbillonner la neige en rafales en obscurcissant le ciel et plonge le voyageur dans une véritable angoisse. Un vent terrible à vrai dire !

Antoine Savy connaissait ce temps où l'on grelotte dans les chaumières, où les interstices des murs laissent volontiers passer un air froid que le feu de cheminée ne réchauffe pas. Il se hâtait, un fagot de frêne sec sous le bras. Près de l'escalier de sa maison, un tas de bois déjà bien entamé indiquait que l'hiver avait été précoce...

Antoine était très soucieux ; il avait déjà perdu deux enfants et trois épouses. Anne Chalier, qu'il avait épousée onze mois plus tôt, allait accoucher. Elle se battait pour mettre au monde son premier-né. Sa grossesse avait été difficile. Antoine veillait sur elle jour et nuit. Habitué à l'action, d'un caractère pragmatique, il avait tout préparé pour que la délivrance soit la plus douce possible pour sa femme de trente-six ans. Lui, déclinait déjà ses

soixante-deux ans. Leur mariage avait été célébré le 30 janvier de cette même année. Depuis, ils vivaient dans le vieux quartier de la Poujade à Saint-Geniez-d'Olt². Mais, pour plus d'espace, la naissance étant imminente, ils s'étaient installés dans « l'oustal des Saby³ », modeste demeure du hameau de Lous qui appartenait à un vieil oncle d'Antoine.

À présent, le feu crépitait allègrement. De l'oule⁴ noire, suspendue à la crémaillère, s'échappaient de suaves effluves. La soupe cuisait doucement, répandant une bonne odeur de poireaux, de choux et de lard fondu. Auprès de l'âtre, assise sur le cantou⁵, une grosse matrone, venue du village voisin, surveillait le feu. C'était une bonne accoucheuse⁶, disait-on dans le pays, on pouvait compter sur elle ! Elle avait pour nom Justine et détenait un savoir empirique de sa mère et de sa grand-mère. Abréger les tourments de la femme souffrante était pour elle une priorité ! Aussi, on l'appréciait hautement dans le pays, alors que d'autres n'avaient pas trop bonne réputation⁷. Incontestablement, l'accouchement était affaire de femmes. Ces matrones, bien souvent d'un certain âge, à l'attitude impérieuse, étaient fort utiles, voire indispensables dans les villages les plus reculés. Certains en possédaient plusieurs, sorte de « chœur antique de vieilles à moitié sorcières, mais qui savaient...⁸ ». La Justine attendait que les efforts de la parturiente se fassent plus précis, mais Antoine trouvait cette attente trop longue, et la présence de la matrone ne le rassurait qu'à moitié. Aussi demanda-t-il à son voisin Joseph d'appeler le médecin. Il partit aussitôt vers la ville de Saint-Geniez-d'Olt, distante de deux lieues. Deux lieues de chemin encombré de neige et de glace...

Le docteur Simon Rogéry⁹, maire de la ville, possédait une petite calèche et une jument robuste. Il se tirait toujours des mauvais pas. Et Dieu savait les difficultés d'accès à ces fermes disséminées en des lieux escarpés sur les pentes de l'Aubrac et reliées par de mauvais chemins. Il était encore dans la maison commune lorsque Joseph l'appela, et ne perdit pas de temps pour se rendre à Lous au chevet de la femme d'Antoine. Celui-ci décida d'aller dégager la cour et le chemin pour faciliter l'accès à la maison.

Tout en cassant la glace épaisse qui recouvrait le sol de pavés, le visage cinglé par le froid vif, Antoine Savy pensait à son petit Guillaume¹⁰, son unique garçon qu'il avait perdu quelque trente-trois ans plus tôt, un mois après une naissance difficile alors que grondait la Révolution. Puis à Marie-Anne¹¹, née en 1791 et qui ne vécut que deux ans...

Antoine pensait à ces moments forts qui martelaient toujours sa mémoire depuis le décès de sa première épouse, Catherine. Elle mourut de chagrin après la perte de ses deux enfants. Il pensait aussi à Marie, sa deuxième femme, originaire de Mandailles, qu'il perdit en 1806 de la typhoïde. Françoise, sa troisième épouse, fileuse de talent, décédée deux ans après son mariage, qui avait été célébré en 1814. Antoine avait enfin épousé Anne Chalier en quatrième noce¹². De constitution robuste, Anne était lozérienne, originaire de Rieutort de Randon. Mais un premier enfant à trente-six ans représentait quelque danger. Le docteur Rogéry ne le lui avait pas caché. Après tous ces deuils successifs, après tant de douleurs et de misères, Antoine recherchait davantage de sécurité pour sa chère épouse et ne regrettait pas d'avoir fait appel au médecin, n'en déplaise à la matrone. Il est vrai qu'à cette époque, alors que l'hygiène était toute relative, les enfants naissaient dans le danger et la douleur. On n'opposait à la mort qu'une résistance légère et on l'acceptait avec résignation parce que c'était tout simplement la volonté de Dieu.

Au hameau de Lous, la cour et l'extrémité du chemin étaient à présent dégagées. Antoine Savy revenait au chevet de son épouse, sa chemise trempée de sueur malgré la morsure du froid. Justine s'activait auprès d'Anne qui venait de perdre les eaux. Son visage était pâle, son regard fiévreux. Les douleurs l'avaient prise dès le lever du jour. La naissance s'annonçait laborieuse et délicate. Antoine, peut-être plus que la future maman, vit arriver le docteur Rogéry avec soulagement. Enfin, non sans difficultés, une fillette naquit en ce 15 décembre 1822. Il était six heures du soir et la neige commençait à tomber. Comme le voulait la tradition, on alluma le « calel ». Il s'agissait d'une coutume ancestrale qui dictait d'allumer une lampe emplie d'huile bénite à la naissance d'un enfant, mais aussi lors du décès d'une personne. L'existence des Rouergats, qu'ils soient riches ou pauvres, se situait immanquablement entre

ces deux lumières, symboles de vie lors de la naissance, et de son prolongement après la mort d'un être cher¹³.

La nuit avait absorbé toute la vallée. De Lous, on ne devinait plus la rivière qui coulait au fond. Le vent continuait de souffler en bourrasques furibondes et s'insinuait sous la porte, entraînant les flocons de neige jusque sur le plancher. Dans la petite demeure, le feu crépitait joyeux. L'heureux père appela son bébé Marie-Anne¹⁴, comme la fillette qu'il eut de Catherine sa première épouse. Il l'avait tellement aimée, cette petite Marie-Anne ! Il allait pouvoir reporter cet amour non assouvi, cet amour tronqué tragiquement au bout de quelques mois, cet amour anéanti par la maladie et la misère sur ce beau rayon de soleil et d'espérance qui venait d'entrer dans sa modeste chaumière. Antoine était aux anges !

À cette époque où la mortalité infantile était très élevée, le baptême devait suivre de près la naissance, ce qui impliquait naturellement l'absence de la mère à la cérémonie. Ainsi, dès le lendemain Marie Rosière, veuve de Jean dit Boudourquié¹⁵, emmitoufla le mieux qu'elle put le nouveau-né et partit vers Saint-Geniez-d'Olt, accompagnée d'Antoine. Ils furent reçus à la sacristie de l'église paroissiale par l'un des vicaires de l'abbé Delbosc, l'abbé Pestre¹⁶ qui donna le baptême à l'enfant. Marie Rosière devint sa marraine.

Anne se releva assez rapidement de ses couches, mais ne put cependant participer aux fêtes liturgiques de Noël. En effet, les relevailles, cérémonie qui permettait aux jeunes mères d'être purifiées¹⁷ afin de pouvoir réintégrer la communauté paroissiale, n'eurent lieu qu'en tout début d'année. Il est vrai que certaines mères n'appréciaient guère ce rituel et passaient outre, car elles y ressentaient une certaine humiliation. Cependant, la mère de Marie-Anne, très imbuée de spiritualité, suivit strictement les règles de la religion et s'y soumit. Quinze jours après ses couches, elle se présenta à l'entrée de l'église de Saint-Geniez, en haut de l'escalier à double révolution¹⁸. Le vicaire Céré l'accueillit et prononça le rituel de purification. Suivant la coutume, elle offrit alors un cadeau au prêtre, quelques châtaignes et des œufs, et put désormais regagner le sein de la communauté paroissiale¹⁹.

Antoine était si heureux que, à la naissance de sa fille, il respecta une vieille tradition, celle de planter une rangée de peupliers. Cet arbre était en effet « l'arbre à dot ». Lorsqu'une fille naissait, il était courant de planter vingt ou trente peupliers, car, lorsqu'elle serait en âge de se marier, ces arbres seraient assez forts pour être coupés puis vendus afin de servir de dot. Sur les bords de la rivière, en aval du village de Sainte-Eulalie-d'Olt, Antoine possédait une lande de terre que lui avait donnée un vieil oncle. Ce fut là qu'il planta les peupliers en ce mois de février 1823²⁰.

On se serra un peu plus dans l'étroite maisonnette dont le rez-de-chaussée était la pièce unique à vivre. Outre une table à gros tiroirs, deux bancs et un vaisselier rustique faits de bois de châtaignier, une alcôve bien protégée où se cachait le lit, l'essentiel de l'espace était encombré du métier à tisser, d'un rouet, de divers écheveaux et bobines de laines plus ou moins grossières. Au sous-sol, une cave, une soue où l'on élevait le cochon et un petit édicule contenant du matériel agricole. La maison jouxtait l'ancienne tour des seigneurs de Lous, les Curières²¹.

Marie-Anne fit ses premiers pas au hameau de Lous, dans cette petite demeure au toit de lauzes grises, aux murs de pierres rondes et de terre rouge. Tout près de l'alcôve, au moyen de quelques planches, son père avait aménagé un lit étroit équipé d'une paille et d'un matelas de laine. C'est là que dormait la petite. La vie s'écoulait pauvre, mais simple et heureuse. Il y avait donc de la place pour le bonheur ! Antoine vaquait à son métier de tisserand qui lui rapportait quelques maigres subsides. Il travaillait encore son jardin et un petit carré attenant. De temps en temps, de larges journées chez un fermier du coin complétaient quelque peu l'ordinaire, mais la terre du pays, qui se présentait parfois hostile parfois généreuse, ne rapportait jamais autant que la peine que l'on pouvait y consacrer. On pouvait labourer puis semer sans jamais être sûr de récolter !

La petite fille jouait avec les enfants des voisins dans la cour située au devant de sa maison. Elle avait un chiot, joli bâtard, que lui avait donné un dinandier italien qui se déplaçait de villages en hameaux. On l'appelait « Carlo lo Cantaire » (Carlo le chanteur), car il chantait tout le temps, et fort bien d'ailleurs. (...)